



Usages et représentations de l’outil numérique chez les chercheurs en lettres : rapport de recherche, analyse et bilan d’entretiens

Yannick Demortière, Stéphane Harmand, Michel Rendu, Marianne Pernoo

► To cite this version:

Yannick Demortière, Stéphane Harmand, Michel Rendu, Marianne Pernoo. Usages et représentations de l’outil numérique chez les chercheurs en lettres : rapport de recherche, analyse et bilan d’entretiens. “ L’édition électronique en littérature et dictionnaire : évaluation et bilan ”, Jun 2002, Rouen, campus universitaire de Mont Saint-Aignan, 17-21 juin 2002. sic_00000077

HAL Id: sic_00000077

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00000077

Submitted on 24 Jun 2002

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Usages et représentations de l'outil numérique chez les chercheurs en lettres : rapport de recherche / Yannick Demortière, Stéphane Harmand, Michel Rendu ; sous la direction de Marianne Pernoo-Bécache ; présentation de Marianne Pernoo-Bécache. ~
Villeurbanne : Ecole nationale supérieure des sciences de l'information et des bibliothèques (enssib), 2002.

Communication présentée au congrès « L'édition électronique en littérature et dictionnaire : évaluation et bilan ». Rouen, campus universitaire de Mont Saint-Aignan, 17-21 juin 2002. Organisateur : Claude BLUM (Université de Paris IV-Sorbonne) et Jean-Claude ARNOULT (Université de Rouen).

Retransmission intégrale du colloque sur le site de la télévision universitaire Canal-U, rubrique « Colloques et Conférences ». Accès au programme du colloque sur le site de l'université de Rouen (ouvrir : « agenda » puis « colloques » puis « choix par dates » puis « 17-21 juin 2002 »)

Les grilles d'entretien, librement réutilisables avec mention de leur origine, sont en annexe à la fin du document.

Si vous désirez participer à l'enquête (ce qui nous serait très utile), merci d'envoyer votre réponse sous format word ou rtf à l'adresse suivante : pernoo@enssib.fr

Introduction 2

1 : Méthodologie 4

1. Le choix d'une méthode : l'élaboration de l'enquête 4

1.1. Préparation de l'enquête 4

1.2. Choix de l'enquête 4

1.3. Conception de l'enquête 4

2. Mise en œuvre de l'enquête : les entretiens 5

2.1. Rencontres 5

2.2. Ce que nous livrons 6

2.3. Thèmes récurrents 7

2 : Analyse des entretiens 8

1. Des chercheurs en lettres : essai de définition 8

1.1. Le texte 8

1.2. Le support papier 9

1.3. Carrière et recherche 9

2. La prise en compte d'une nécessité 11

2.1. Les discours de la nécessité 11

2.2. Le poids des contraintes universitaires. 13

2.3. Conclusion 14

3. L'intérêt du numérique 15

3.1. Un nouvel outil de communication 15

3.2. Un nouvel accès à l'information 17

4. Les stratégies d'appropriation de l'outil numérique par les chercheurs en lettres 19

4.1. L'absence de véritable formation des chercheurs en lettres. 19

4.2. Le « bricolage » permanent. 20

4.3. Le paradoxe des chercheurs en lettres. 21

4.4. Le résultat de ces stratégies d'appropriation : un bilan provisoire 22

4.5. Conclusion 24

5. Une certaine ambivalence 24

5.1. Une absence proclamée de réticences. 25

5.2. Des réserves critiques 26

5.3. Conclusion 29

6. Les enjeux 29

6.1. Le référencement 29

6.2. La maîtrise des nouveaux supports 30

Conclusion 33

Bibliographie 35

Annexes : grilles d'entretien 38

Introduction

The comfortable stereotype of humanists as technophobic is no longer accurate. The availability of text and images in electronic form, coupled with the processing power of modern computers, allow the humanist to explore hypotheses and visualize relations that were previously lost in the mass of information sources (William Wulf, 1995).[1]

Le stéréotype confortable du littéraire technophobe n'a plus cours. L'accès électronique au texte et à l'image joint à la puissance de traitement des ordinateurs actuels, permet au chercheur en littérature d'explorer des pistes et de visualiser des relations jusqu'ici impossibles à percevoir, perdues qu'elles étaient dans la masse des sources d'information. (traduit de William Wulf, 1995).[2]

Les chercheurs en lettres appréhendent-ils l'outil informatique d'une façon spécifique ? Ont-ils face à cet outil des pratiques qui les distingueraient de leurs confrères chercheurs en sciences ? Comment se sont-ils approprié les techniques de l'information et de la communication qui, au cours des années 90, sont devenues des vecteurs incontournables non seulement de la diffusion du savoir mais aussi de la construction de ce savoir et de sa circulation entre les chercheurs ?

Si ces questions se posent, c'est qu'elles font écho à un lieu commun, celui du « retard » pris, notamment en France, par les chercheurs en lettres dans leur domestication des potentialités nouvelles de l'informatique. Ce lieu commun a sans doute correspondu à la situation de la recherche universitaire qui prévalait il y a dix ou quinze ans, mais il est souhaitable d'examiner ce qu'il en est aujourd'hui.

Par tradition, les universitaires de formation classique avaient tendance à perpétuer la distinction opérée par Platon entre le logos (la raison, la pensée, le monde intelligible) et la tékhne (simple savoir-faire, apanage de l'artisan et du technicien). Ils héritaient

aussi, sans toujours le savoir, de la vieille dichotomie, sur laquelle s'était construite l'université médiévale, qui séparait les arts libéraux (ceux qui forment et élèvent l'esprit, et qui exigent des aptitudes intellectuelles) et les arts mécaniques rejetés hors de la sphère des savoirs nobles.

Or l'irruption des nouvelles technologies de l'information et de la communication et de leur support matériel ~ l'ordinateur ~ dans le milieu des chercheurs a mis à mal ces vieilles distinctions en introduisant, au cœur de l'activité intellectuelle, une médiation technique dont on ne pouvait plus faire l'économie, quand bien même on se sentait désarmé devant elle.

Gens voués au livre, à la lecture savante et à l'exégèse érudite, les chercheurs en lettres, généralement dépourvus de formation scientifique, moins prompts que d'autres à se laisser fasciner par les « prodiges » de la technique parce que peut-être plus vite désarçonnés par eux, ont pu être tentés un moment de continuer à travailler comme si rien n'avait changé.

Mais Internet, le Web, la multiplication des possibilités d'accès « en ligne » à des bases de données ou à des publications spécialisées, la constitution en réseau d'une nouvelle bibliothèque immatérielle et tentaculaire les ont poussés à intégrer dans leur activité les nouvelles techniques et les nouveaux outils.

Ceux qui ont accepté de s'entretenir avec nous, même lorsqu'ils concèdent leur manque d'expertise ou leur maladresse, manifestent leur volonté d'être présents sur ce nouveau forum « en ligne » où ils ont le sentiment que se jouent désormais une partie de leur reconnaissance en tant que chercheurs et une forme nouvelle de validation de leurs travaux.

Ce qui transparaît dans les entretiens que nous avons menés avec ce petit groupe de chercheurs (une dizaine de personnes), c'est la diversité des protocoles mis en place par ces universitaires, dépourvus d'une véritable formation en informatique, pour annexer à leurs pratiques de chercheurs les ressources des techniques de l'information et de la communication.

Dans un premier temps sera présentée ici la démarche qui a été suivie pour conduire à bonne fin ce travail, à savoir l'exposé de la méthode retenue, la justification du « plan d'entretien » qui a servi de fil conducteur à notre enquête, et, enfin, les règles qui ont présidé au dépouillement et à l'analyse des propos recueillis.

En second lieu, seront exposés les résultats auxquels conduit l'exploitation de ces entretiens. Ces résultats seront présentés selon une logique thématique. En effet, sous la diversité des propos, elle-même fonction de la diversité des situations individuelles,

apparaissent des lignes de force, voire quelques thèmes obsédants.

1 : Méthodologie

1. Le choix d'une méthode : l'élaboration de l'enquête

1.1. Préparation de l'enquête

Nous sommes passés d'une question simple (Les chercheurs en lettres utilisent-ils l'outil informatique ? Et si oui, comment ?) à plusieurs thèmes :

- l'équipement informatique des sujets de l'enquête ;
- leurs usages en matière de recherche d'information ;
- leurs pratiques de lecture du texte numérique (textes, articles, revues) ;
- leur travail sur les textes numérisés ;
- leur activité de production de chercheurs (écriture numérique, numérisation de textes et édition sur support numérique).

Il nous a fallu cependant prendre également en compte des contraintes fortes : nous ne disposons d'aucun budget, nous n'étions que trois et nous n'avions que trois mois pour mener à bien ce projet de sorte que nous n'avions pas les moyens d'appliquer un protocole trop sophistiqué.

1.2. Choix de l'enquête

Dans l'ensemble des ouvrages, les pratiques spécifiques des chercheurs en lettres constituent un domaine peu exploré. Nous avons opté pour l'entretien et non pour le questionnaire. En effet, l'entretien, tout indiqué pour comprendre les pratiques de l'utilisateur, permet aussi de percevoir ses représentations de l'outil qu'il utilise. Il permet de mettre en lumière des aspects auxquels l'enquêteur n'avait pas pensé spontanément. De plus, l'entretien est particulièrement adapté à l'étude d'un petit groupe, les informations obtenues étant validées par leur contexte plus que par le nombre de leurs occurrences. En d'autres termes, l'entretien permet de se placer dans une perspective qualitative et non quantitative. A l'issue de ce choix, nous nous sommes attachés à la

construction d'une enquête dite par entretien principal. Dans cette démarche, l'entretien constitue le mode de collecte principal de l'information.

1.3. Conception de l'enquête

-

Pour ce qui est de la population étudiée, nous nous sommes posé la question de l'échantillon retenu. L'enquête par entretien nécessite certes un échantillonnage quantitativement moins élevé que la démarche par questionnaire. Toutefois, une dizaine d'entretiens nous semble nécessaire en raison de l'amplitude de notre sujet. Ce chiffre s'est avéré d'autre part difficile à dépasser en raison des contraintes d'une échéance impérative et de l'emploi du temps chargé des chercheurs que nous souhaitions rencontrer.

De plus, le groupe LIRE avec lequel nous avons travaillé présente l'avantage de constituer un échantillon diversifié quant à l'âge, le sexe et le parcours professionnel de ses différents membres. Enfin, nous avons en complément contacté M. Yvan Leclerc animateur du laboratoire CEREDI (Centre d'Etudes de Recherche Editer Interpréter) à Rouen.

Pour mieux guider et structurer les questions sans diriger les discours, nous avons eu recours à l'entretien semi-directif, à partir de grilles présentées en annexe. Le plan de l'entretien a été structuré pour que les données produites puissent correspondre aux différents thèmes de notre questionnement (données préliminaires, équipement informatique, recherche d'information, lire, travailler sur le texte, produire).

2. Mise en uvre de l'enquête : les entretiens

2.1. Rencontres

Nous tenons à souligner que nous avons été bien accueillis par nos futurs interviewés, qui se sont montrés intéressés par notre travail et se sont prêtés de bonne grâce au jeu des questions et des réponses.

Les entretiens ont eu lieu soit dans les locaux du laboratoire de recherche, soit au domicile des chercheurs, ou encore, dans un cas, à la Bibliothèque de l' Arsenal.

Les entretiens ont duré entre 1h15 et 1h30, conformément à ce qui avait été établi, voire deux heures (une seule fois). Que ce soit dans leur laboratoire ou à leur domicile, l'occasion nous a été donnée à quelques reprises de voir les chercheurs, au cours de l'entretien, s'installer face à leur ordinateur ou présenter le résultat imprimé d'une de leurs recherches pour illustrer leurs réponses et mieux se faire comprendre. Cette attitude nous a semblé intéressante à relever, car elle est révélatrice de la volonté des chercheurs de montrer leur maîtrise, in vivo, de l'outil informatique et de la confiance instaurée. En outre, les chercheurs ont tous exprimé, avant même que ne débute l'entretien, le désir d'avoir un écho de notre travail. Ils ont ainsi manifesté non seulement le souhait de connaître les pratiques de leurs collègues, mais aussi la volonté d'affiner, par ce biais, leur relation avec l'outil informatique. Cependant nous avons garanti aux chercheurs la confidentialité de leurs propos. Pour ce faire, nous avons substitué aux noms des chercheurs une lettre de l'alphabet. Nos notes d'entretien ne sont d'ailleurs pas communicables.

2.2. Ce que nous livrons

Nous avons finalement obtenu neuf entretiens. Cet échantillon peut sembler faible, et certes, il l'est. Deux éléments expliquent ce corpus réduit. D'une part, les chercheurs du groupe pressenti sont relativement peu nombreux eux-mêmes. D'autre part, les contraintes temporelles de ce travail de recherche, associées aux propres contraintes d'emploi du temps des chercheurs ne nous ont pas permis de nous livrer à autant d'entretiens que nous l'aurions souhaité. Toutefois, le caractère limité de l'échantillon est compensé par la richesse du matériau obtenu.

En effet, si nous avons procédé à des entretiens de type qualitatif, c'est que nous savions que ce genre d'enquête est le mieux à même d'appréhender les pratiques, les usages, les comportements. Il laisse toute liberté à l'enquêté pour s'exprimer, pour aller au-delà de la question. Une relation de confiance peut ainsi s'instaurer, porteuse d'informations qu'un entretien de type quantitatif n'aurait pas permis d'obtenir. De plus, les chercheurs en lettres ne dédaignent pas de parler de leurs recherches, dans la mesure où leur activité les conduit régulièrement à en faire état lors de congrès ou de colloques.

Une enquête américaine[3] a été réalisée en 2001 auprès d'un échantillon de

trente-trois chercheurs en lettres. Les enquêteurs ont interrogé des chercheurs provenant de divers horizons et disposaient d'un laps de temps important pour procéder à leurs entretiens. Rapportés aux contraintes qui étaient les nôtres, les résultats que nous avons obtenus se situent dans le même ordre de grandeur.

2.3. Thèmes récurrents

La relecture attentive de nos notes d'entretien nous a conduits à adopter une démarche de dépouillement différente de la démarche suivie pour élaborer la grille d'entretien. Nous nous sommes ainsi laissés porter par les occurrences les plus fréquentes pour dégager les thèmes majeurs autour desquels se sont rassemblés les propos que nous avons recueillis.

Ces occurrences révèlent parfois des usages de l'outil informatique potentiellement plus étendus que les pratiques immédiates et constatées. Elles mettent en lumière les représentations mentales, les réticences, les motifs de satisfaction ou d'impatience à l'égard des nouvelles technologies. Nous avons donc regroupé nos données selon un certain nombre de thèmes : le primat de l'objet de recherche, le dépassement des réticences, une appropriation de l'outil informatique problématique et inégale, la prise en compte d'une nécessité, des besoins de formation qui ne trouvent pas toujours d'interlocuteur, les bénéfices attendus.

De fait, nous avons pu dérouler le fil d'Ariane qui, de la définition des chercheurs en lettres aux enjeux des nouvelles technologies, nous a permis de démêler l'écheveau de discours *a priori* subjectifs et contingents, qui n'étaient que le reflet de parcours individuels, voire d'expériences fortuites.

2 : Analyse des entretiens

1. Des chercheurs en lettres : essai de définition

1.1. Le texte

Qu'ils travaillent sur des auteurs connus, comme Flaubert, ou moins célèbres, comme les écrivains saint-simoniens, ou encore qu'ils abordent la littérature par le biais d'un genre ou d'un thème littéraire (la littérature de colportage ou les châteaux dans la littérature du 19^e siècle par exemple), les chercheurs rencontrés mettent tous en avant leur objet de recherche : le texte, et ce quelle que soit la finalité de leur travail, l'édition savante d'un texte ou une communication lors d'un colloque. Tous soulignent l'importance du travail en bibliothèque :

« Je travaille énormément en bibliothèque » (F)

« Internet ne remplace en rien le travail en bibliothèque » (I)

« Le temps passé en bibliothèque est le plus précieux » (G).

En effet, d'une part, peu de textes sont pour l'instant numérisés, et donc disponibles sur un support électronique, notamment lorsqu'il s'agit de textes rares :

« Les documents qui m'intéressent sont très peu numérisés. Je suis donc obligée de me tourner vers les documents papier » (E)

« Les textes rares auxquels j'ai affaire ne sont pas sur Gallica » (H)

« Pour le 19^e siècle, l'essentiel de la documentation n'est pas sous forme électronique » (C)

et, d'autre part, le travail du chercheur ne se conçoit pas sans le recours au livre. Un lien pour ainsi dire affectif unit le chercheur et son objet d'étude :

« L'Internet ne se conçoit pas seul sans la présence physique du livre à proximité. Lire reste un commerce avec l'objet livre » (B)

« Il n'y a chez les chercheurs en lettres aucun désir de suppléer aux livres » (D).

Or, ceci tient notamment au fait que la principale activité du chercheur est la lecture. L'inconfort de la lecture sur écran, la fatigue oculaire liée à ce type de lecture, dénoncée par plusieurs de nos chercheurs font que « rien ne remplace ni ne remplacera le livre pour la lecture en continu » (D). L'une des personnes interrogées, pourtant utilisatrice familière et expérimentée de l'outil informatique le reconnaît : « Il m'est plus facile de regarder le document papier. Je n'aurais pas l'idée de lire un roman sur un écran » (G). De fait, les chercheurs en lettres ont besoin, à un moment de leur recherche sur ordinateur, de retrouver un support de lecture qui leur est familier, et donc, de recourir

au papier.

1.2. Le support papier

Deux éléments incitent ces chercheurs à imprimer leurs recherches et/ou leurs textes : la nécessité de se trouver face à un texte stabilisé, et le besoin de retrouver un cadre familier de lecture. Quelques chercheurs impriment même tous les messages électroniques reçus par besoin de trier physiquement « la masse des informations ».

S'il est fait état de réticences à utiliser l'outil informatique, c'est que « dans notre milieu, le support papier est primordial »(A). L'idée de la primauté du document papier revient également dans la bouche d'une chercheuse, car, pour elle, « c'est une question de pratique. Il m'est difficile de lire sans imprimer »(F). S'ajoute à cela la nécessité, pour elle, en tant que chercheuse, de relire un texte à caractère scientifique. Dans ce cas, le texte sur support papier facilite la relecture.

Ainsi, une chercheuse note qu'elle se « repère plus facilement dans le cadre de la page. La qualité du papier, le format, tout ça fait que « ça s'imprime mieux ». Le numérique ne stimule pas la mémoire »(E). De même, un chercheur reprend cette idée au nom de l'ensemble de ses collègues. Il s'inquiète ainsi « du statut de la mémoire, fondamental chez les lettrés habitués à organiser leur mémoire à partir de repères visuels sur une feuille imprimée qu'ils intègrent dans une sorte de mémoire à long terme. »(D) Se dégage de ses propos une autre spécificité des chercheurs en lettres : à la différence des scientifiques, physiciens ou biologistes, qui mettent en avant les résultats de leurs recherches, les littéraires sont aussi sensibles au contenu qu'au contenant du texte. Par conséquent, avec l'outil informatique, ils ont le sentiment de ne plus retrouver ce contenant qu'ils ont l'habitude de fréquenter : sur un site Internet, par exemple, l'organisation de l'information n'est pas seulement linéaire, ce qui peut dérouter le chercheur. Leurs « habitudes mentales »(D) s'en trouvent bouleversées.

Le poids accordé au papier se retrouve également dans le domaine de la publication, activité indissociable, voire finalité du travail de recherche.

1.3. Carrière et recherche

L'un des chercheurs interrogés le reconnaît d'emblée : « Seule une publication papier constitue véritablement un travail abouti. »(B) Alors qu'en sciences dures les publications des chercheurs se font de plus en plus sous forme électronique, que les éditeurs de revues scientifiques proposent désormais pratiquement tous leurs titres sous

cette forme, et que la rapidité des échanges d'information permise par l'informatique est un atout déterminant non seulement pour les échanges entre ces chercheurs mais aussi pour leur carrière et leur renommée, il n'en est pas encore de même en lettres.

Les institutions dont dépendent administrativement les chercheurs interrogés ne semblent d'ailleurs pas reconnaître (pour l'instant ?) la validité d'une publication électronique. Une jeune chercheuse avoue même qu'« au CNRS, sur le papier, les publications électroniques, c'est très beau, or, le recrutement se fait par des littéraires, pour qui cela ne veut rien dire. Actuellement, cela n'a pas de sens. Quand je serai recrutée, ce ne sera pas la même chose. »(C) D'un point de vue administratif donc, l'unanimité des chercheurs se fait autour de l'idée qu'il n'y a pas, pour le moment, de lien entre une publication en ligne et une carrière d'enseignant chercheur. « Un article en ligne ne suffirait pas à faire admettre un professeur à l'université. »(D)

A l'absence de reconnaissance institutionnelle de ce travail s'ajoute la crainte, de la part des chercheurs, de publier sur des supports hébergeant des contenus scientifiques non stabilisés. L'un des chercheurs rencontrés reconnaît que « le milieu scientifique est réservé par rapport au nombre excessif d'aberrations, au caractère irrégulier, mal normé, des publications. »(H) Une autre souligne que « [s]es réticences à produire en ligne tiennent au fait que ceux qui produisent en ligne ne manifestent pas toujours la rigueur d'une solide formation classique. »(B) Le contexte mouvant de la publication en ligne, au lieu d'asseoir la réputation du chercheur, comme c'est le cas en sciences, ne peut donc, à l'heure actuelle, dans le meilleur des cas, que la desservir, faute d'avoir été « correctement référencé, d'être apparu dans les résultats de recherche, d'avoir obtenu une visibilité »(I), ou, dans le pire, la détruire par assimilation ou association à des publications dont la valeur scientifique serait ou est effectivement douteuse. Telle est du moins la crainte exprimée par les personnes interrogées.

La recherche littéraire et les pratiques qu'elle met en œuvre font que les chercheurs en lettres ont une approche spécifique de l'outil informatique.

2. La prise en compte d'une nécessité

Les chercheurs en lettres d'aujourd'hui apparaissent comme tirillés entre différents types d'obligations. Ils sont d'une part confrontés à une concurrence accrue entre laboratoires et chercheurs qui les pousse à se faire connaître et à faire apparaître des traces de leur activité par le truchement des nouvelles technologies (site Web, échanges en ligne avec d'autres chercheurs, prépublication de leurs travaux sur des listes de diffusion, etc.).

Mais cette nécessité de visibilité n'est pas toujours compatible avec les contraintes traditionnelles que l'institution fait peser sur les chercheurs. L'Université ne reconnaît pas encore les efforts et le temps consacrés par les chercheurs pour assurer à leurs laboratoires ou à leurs travaux une audience extra-universitaire.

2.1. Les discours de la nécessité

Pour les chercheurs en lettres que nous avons rencontrés, l'intégration des nouvelles techniques liées à la micro-informatique relève de la prise en compte d'une nécessité informelle qui les pousse à adopter de nouveaux usages.

Ils peuvent, à propos de cette nécessité, produire plusieurs types de discours :

– un discours résigné :

« J'essaie de suivre Subir plutôt que suivre » (C). La nécessité est vécue ici sur le mode minimal du désir de rester au niveau de ce qui se fait « ailleurs », de rester compétitif. Elle est ressentie comme une nécessité extérieure à laquelle on se plie, un peu à contre-c ur.

A la question « Comment l'informatique s'est-elle imposée à vous ? », l'une de nos interlocutrices résume cette nécessité exogène qui a engendré chez nos chercheurs un désir de s'approprier des outils dont l'usage se généralise, dans un souci toujours présent de se mettre ou de rester « à niveau » :

« Cela devenait impossible. Déjà le traitement de texte, c'est mieux, on est passé du XIXe siècle au XXIe siècle. Impossible de ne pas y recourir quand on écrit. Le courrier électronique a constitué la deuxième étape, cela fait seulement deux ans. Quand je rencontrais des collègues étrangers, surtout anglo-saxons, je n'avais pas d'adresse électronique, cela devenait bizarre, même gênant. C'est une nécessité professionnelle. » (A)

Ce souci est exprimé de manière plus elliptique par un responsable de laboratoire qui intègre dans son activité les T.I.C. (dont un site Internet) :

« Je regarde quels sont les usages, en parlant lors de colloques ; j'essaie de faire en sorte que nous restions à niveau. » (H)

– un discours de simple constat :

« Globalement, le recours aux N.T.I.C. m'apparaît inévitable. » (B) « Aujourd'hui, il est évident qu'il faut investir le champ de la production en ligne pour se faire connaître. » (B)

– un discours plus dynamique

Dans ce type de discours transparaissent des enjeux presque militants, comme celui de faire exister sur de nouveaux supports et selon de nouvelles modalités un objet d'étude ou un écrivain auquel on a consacré l'essentiel de sa carrière universitaire ou d'enseignant.

« Le recours à l'outil informatique s'est effectivement imposé à [moi] à partir du constat qu'il n'y avait pas de site Flaubert. C'est l'intérêt intellectuel qui est à l'origine de [ma] démarche. [Ma] démarche sous-jacente est celle d'un universitaire » (D)

« Mon attente par rapport à ce mode de diffusion est de créer une véritable communauté de chercheurs sur Flaubert. » (D)

Ces accents militants prennent toute leur valeur dans la bouche d'un professeur d'université qui a réussi à franchir toutes les étapes qui mènent à la création, dans le cadre de son laboratoire de recherche, d'un site Internet, d'une revue en ligne, et qui a des projets très avancés de numérisation de manuscrits.

Mais on les retrouve aussi énoncés chez des chercheurs qui ont gardé une passion pour la matière qu'ils enseignaient quand ils étaient professeurs du secondaire.

« Je n'ai pas de temps à perdre pour me lancer dans un travail de numérisation. Si j'étais restée professeur de Lettres Classiques, pour des raisons presque militantes, j'aurais peut-être été tentée de participer à une équipe pour numériser des textes anciens et en montrer ainsi l'intérêt. » (B)

Cette perspective militante est évoquée aussi par une jeune chercheuse qui s'interroge sur l'intérêt qu'il y a à posséder un site personnel et qui n'en voit l'utilité que s'il est mis au service d'une passion littéraire, rejetant la perspective de l'égoïsme
« internautique » :

« Un site Internet personnel ? Je ne vois pas ce que [j'] y mettrais. Pour que le site soit intéressant, il faudrait qu'il ait un caractère « militant » à l'image des sites de certains écrivains, mais il faut beaucoup de temps pour les mettre régulièrement à jour. » (F)

Chez ces deux derniers chercheurs, l'engagement dans l'aventure des nouvelles technologies est indissociable d'un engagement d'ordre intellectuel sous-jacent. Cela signifie à la fois que les nouvelles technologies sont considérées comme un vecteur nouveau pour ce type d'engagement mais aussi qu'il faut la puissance de cet engagement préalable pour lever l'hypothèque des difficultés techniques et matérielles liées à la création d'un site Internet.

– un discours centré sur la nécessité de relever un défi d'ordre intellectuel :

« En tant que professeur, il n'est plus soumis à aucune forme de précarité et pourrait laisser le reste de sa carrière se dérouler « en roue libre ». Parallèlement, il n'a plus de promotion à attendre. M. a 50 ans. Il se sent surtout motivé par le désir d'éviter ce qu'il appelle en plaisantant la « mort cérébrale » (D)

« Je suis actuellement retraitée de l'Education Nationale Je n'ai donc aucun souci de carrière, à proprement parler, ni de supérieur hiérarchique. D'une certaine façon, mon intérêt pour les N.T.I.C. est « désintéressé ». Il est dû aux besoins que j'ai ressentis au cours de mon travail de recherche. » (B) Mon interlocutrice poursuit : « Comme je vous l'ai déjà dit, mon statut de chercheur ne dépend plus de ce genre d'activité. Pourtant le fait de maîtriser l'outil numérique, ce qui n'est pas évident pour quelqu'un de ma génération, représente un enjeu d'estime de soi. » (B)

2.2. Le poids des contraintes universitaires.

Cette nécessité qui impose aux enseignants chercheurs de s'équiper d'un matériel micro-informatique décent et d'en utiliser toutes les potentialités techniques, qui leur impose aussi d'être présents sur « le réseau » n'est pas contestée en elle-même.

Ce que soulignent nos interlocuteurs, c'est qu'elle ne rencontre pas toujours les impératifs institutionnels d'une carrière universitaire, surtout à son début.

Ainsi, une jeune chercheuse qui brigue un poste au C.N.R.S. met l'accent sur cette contradiction entre la nécessité informelle portée par l'air du temps, qui la pousse vers l'assimilation des nouvelles pratiques comme la mise en ligne de ses travaux ou la participation à des revues numériques, et la nécessité de se plier aux usages de l'institution universitaire, qui privilégie le cadre consacré de la publication classique des travaux obéissant à des normes aussi précises que celles qui régissent une thèse.

« Au C.N.R.S., sur le papier, les publications électroniques, c'est très beau ; or le recrutement se fait par des littéraires pour qui cela ne veut rien dire. Actuellement, cela n'a pas de sens. Quand je serai recrutée, [cela ne sera] pas la même chose. » (C)

Ces propos sont confirmés par un professeur plus âgé et qui n'en est plus aux affaires de devoir concilier des impératifs divergents.

« Le lien entre une publication en ligne et une carrière d'enseignant chercheur va sans doute se renforcer. Mais le privilège de l'écrit [i.e. l'imprimé, lapsus révélateur] demeure. Un article en ligne ne suffirait pas à faire admettre un professeur à l'Université ! On n'imagine pas un thésard qui n'aurait pas publié sa thèse sur papier, même si on peut l'imaginer pour l'avenir. » (D)

Sur ce thème du lien entre la publication en ligne et l'avancement de la carrière universitaire, un autre professeur chevronné exprime de façon plus lapidaire un constat assez proche.

« Non. Pas dans ma discipline. S'il y a un lien, dans l'état actuel des choses, [il est] peut-être négatif. Le milieu scientifique est réservé par rapport au nombre excessif d'aberrations, au caractère irrégulier, mal normé des publications.» (H)

La nécessité d'assurer sa visibilité, son existence en tant que chercheur en s'inscrivant dans le vaste réseau de l'échange en ligne et de la communication sur support numérique entre donc parfois en contradiction avec les contraintes institutionnelles qui pèsent sur ceux qui veulent entrer dans la carrière d'enseignant chercheur ou qui veulent la consolider.

2.3. Conclusion

La prise en compte par les universitaires du caractère nécessaire et inéluctable de leur adaptation au nouvel environnement que dessine le numérique autour de l'élaboration et de la diffusion du travail intellectuel apparaît donc comme un fait acquis.

Cette prise en compte se heurte pourtant, en l'état actuel des choses, aux nécessités « endogènes » qui découlent d'une inscription des chercheurs dans l'architecture complexe de l'institution universitaire. Quand un des chercheurs consultés fait allusion à une certaine « hypocrisie dans [sa] discipline de la part de l'institution » (H), il évoque le fait que, de façon tacite, les chercheurs aient désormais à se soucier d'assurer, par eux-mêmes et via le truchement des nouvelles technologies, leur « visibilité internationale », promue au rang de « critère impératif de fonctionnement », sans pour autant recevoir l'aide matérielle ni le soutien technique de l'Université. Ce chercheur résume en quelques phrases l'essence de cette contradiction et de l'hypocrisie qui l'entoure. « Quand j'étais petit, on fournissait l'encre, la plume, le papier. Le coût des machines introduit des inégalités considérables. Tout le monde fait semblant de croire qu'on naît avec un ordinateur entre les mains. »

3. L'intérêt du numérique

-

3.1. Un nouvel outil de communication

Quand on évoque le numérique, le monde de la recherche est unanime quant aux vertus de la messagerie électronique. Certains vont jusqu'à affirmer : « les méls ont transformé [notre] vie de chercheurs » (A). Si ceux qui sont abonnés à des listes de diffusion sont extrêmement minoritaires (D), le courrier électronique, comme il l'a été déjà souligné, est un moyen privilégié de s'approprier le nouvel outil que représente Internet. Comme chez les scientifiques, c'est son usage qui est le plus répandu.

Outre la recherche, la plupart l'utilise pour des raisons administratives et personnelles (F) car il permet aisément d'être en contact avec l'étranger et garantit une plus grande rapidité des opérations. Ainsi une personne nous a-t-elle donné l'exemple d'un travail de correction qui aurait pris un mois autrefois et qui a été réglé en quatre jours (A). De plus, il correspond totalement aux besoins de certaines thématiques d'études qui s'articulent plus via un réseau que via une équipe (G).

S'il facilite l'échange d'idées, Internet offre également une plus grande visibilité du travail produit par les chercheurs à l'image de certains sites consacrés à la littérature (site Flaubert, D) qui « attirent des informations et des enrichissements venus de tous les horizons » ; participant ainsi à la constitution d'une « véritable communauté de chercheurs » tout en recevant 2 500 connexions par mois de gens « ordinaires » dont un grand nombre de collégiens et de lycéens. Même les sites au contenu clairement universitaire élargissent leur audience et sont sujets à des demandes qualifiées parfois de « saugrenues » (E). En tout cas cette visibilité est toujours perçue positivement. En effet, si Internet ouvre de nouvelles perspectives de décentralisation (« il n'est plus indispensable d'habiter Paris pour travailler sérieusement », (G) ainsi que d'internationalisation, s'il permet de ne « pas tourner toujours dans les mêmes réseaux », il renforce également les stratégies de laboratoires. Or, ces stratégies comme le soulignent certains chercheurs existaient déjà auparavant (se faire connaître et reconnaître, faire valider ses travaux). Internet et plus largement le numérique renforce ce mouvement. La concurrence entre les laboratoires aux dires de certains serait même plus grande, « chacun devant élaborer une stratégie pour exister et survivre » (B).

En ce qui concerne la valorisation du travail en ligne en dehors d'une équipe qui vous sollicite souvent pour la publication de bibliographies ou d'articles, les avis sont beaucoup plus réservés. Certes, un de nos interlocuteurs s'est constitué par le biais d'un site bibliographique une liste de correspondants, des personnes qui ont travaillé sur les mêmes thèmes et qu'il tient au courant de ses travaux. Cependant, parmi les chercheurs, peu voient dans le numérique un moyen inédit de contourner les modes traditionnels de l'édition et de faire directement connaître leurs travaux.

En effet, dans le corpus de nos chercheurs, si une personne considère un site personnel

comme un moyen de faire connaître l'évolution de ses recherches propres et de mesurer ainsi l'étendue des progrès en son domaine (G), les autres émettent une série de critiques. Certains craignent le « pillage » c'est-à-dire un usage abusif de leur travail. D'autres y voient l'expression d'un ego mais aussi et surtout des risques de dérives faute de références et de validations claires (I). Le phénomène aboutit en effet à une remise en cause de la notion même de politique éditoriale.

Ils soulignent le temps et l'énergie nécessaires à la création d'un site de qualité, temps qui dans l'absolu n'est absolument pas reconnu par leur administration. Paradoxalement, de nombreuses personnes ont avoué consulter régulièrement des « sites perso » dans le cadre de leurs recherches (G et I). Certains voient même dans la création de certains sites littéraires une démarche militante (F et B).

En tout cas, ce mode de publication pose le problème des relations avec les éditeurs en termes nouveaux. Certains chercheurs se sentent appelés à se substituer à l'éditeur dans le sens où ce dernier exige qu'on lui fournisse un travail fini, un texte corrigé et prêt à être publié (B).

D'autres, soulignant le caractère privilégié des relations entretenues entre auteurs et éditeurs, craignent que les publications en ligne ne les brouillent, d'autant qu'elles posent la question des droits en des termes inédits (F).

Enfin, il faut noter combien la création d'un cédérom ou d'un DVD apparaît aujourd'hui comme autrement plus légitime. En effet, non seulement elle constitue l'aboutissement d'un travail de groupe mais de plus elle se place la plupart du temps dans une optique de conservation patrimoniale et d'analyse avec la numérisation de périodiques, de manuscrits (F et I). La participation à un tel projet a été ou demeure un objectif pour un grand nombre des interviewés.

3.2. Un nouvel accès à l'information

Les chercheurs en lettres que nous avons rencontrés avouent ne pas pouvoir nourrir leurs travaux avec les revues en ligne dans leurs domaines respectifs. Ils y ont recours avant tout pour leurs cours ou pour compléter leur culture générale (F). Cependant, ils voient dans le numérique de nouvelles possibilités. Tout d'abord, l'accès à une masse d'informations par le cédérom ou Internet qui permet d'autres rapports au texte par le biais de liens, de procédures d'interrogations statistiques (de mots, de syntagmes), la confrontation du texte et du contexte (H). Ce à quoi s'ajoutent des banques de données iconographiques avec des commentaires et des descriptions. Ensuite, le numérique permet l'édition et donc l'accès à des textes qui sur le marché du support imprimé ne sont plus rentables.

Google, le moteur de recherche en vogue actuellement est également celui qui est le plus utilisé par les chercheurs qui le citent tous. Certains ont également recours à Copernic avec lequel ils se sont apparemment familiarisés lors d'une formation commune. Altavista et Yahoo sont également cités. Cependant le « bruit » obtenu dans le cadre des recherches sur Internet est un vrai problème souligné par beaucoup (I) : « il trouve ce que je ne cherche pas ») Tous sont unanimes également sur un point : « sans une culture générale structurante préalable, Internet peut être un piège. » (B)

Ceux qui maîtrisent le mieux l'outil usent d'un système de signets dans lesquels on trouve des sites institutionnels français et étrangers (avant tout nord-américains comme celui de l'université de Chicago) ainsi que certains sites personnels (I et F) et commerciaux (FNAC, Alapage). Gallica est cité par tous même si beaucoup le consultent peu ou pas du tout. Certains avouent avoir été déçus : on parle de problèmes d'indexation (G), on souligne que les textes publiés en ligne sont les plus connus alors que les chercheurs sont en quête de textes rares (I), le corpus est avant tout en mode image. Bref, les chercheurs attendent des améliorations et y ont recours avant tout pour des références bibliographiques.

Le cédérom est un outil que les chercheurs semblent mieux maîtriser. Un de nos interlocuteurs soulignait le fait que ce support échappait aux caprices du serveur et qu'il était la plupart du temps accompagné d'un moteur de recherche adapté au contenu. Plusieurs ont cité des produits dont ils s'étaient servi et qu'ils jugeaient de qualité (sur les villes en Grande-Bretagne au XVIIIe siècle, sur l'*Encyclopédie* de Diderot, sur l'uvre de Zola).

Les liens hypertextes sont perçus comme un moyen d'aller en « profondeur » dans le texte. Curieusement, des parallèles avec le papier sont dessinés : il s'agit d'enrichir les champs annexes de la recherche « comme avec n'importe quel dictionnaire papier » en pénétrant le document comme une table (G). Pour d'autres, l'hypertexte enrichit clairement la lecture érudite (D) même si affirmer la supériorité des appareils critiques des éditions savantes en ligne est un peu prématuré. Avec la numérisation, les chercheurs trouvent en tout cas un outil adapté à la discontinuité et à la mobilité d'une masse importante de documents, par exemple un dossier de genèse (D). De même pour l'*Encyclopédie*, elle permet de dépasser le système traditionnel des renvois (I).

On note cependant quant à l'hypertexte certaines réticences. Un chercheur nous confie : « je préfère la profondeur de la lecture à la promenade latérale ». Il estime aussi que les liens ne donnent pas forcément une nouvelle dimension à sa recherche. Au contraire, il les vit comme un appauvrissement car ils constituent un balisage de la pensée (H).

Tous les chercheurs sont en tous cas unanimes : le numérique ne remplace en rien le travail en bibliothèque. Il ne constitue souvent qu'un point de départ en particulier en ce qui concerne les textes anciens. En effet sur Internet, l'édition est rarement précisée : elle se doit d'être comparée avec une édition référencée. Les dix-huitiémistes partent d'ailleurs du principe que le « texte est forcément fautif ». Il faut dire que le système de saisie automatique fonctionne très mal avec les textes anciens. A cela s'ajoute le fait que

beaucoup de textes sont scannés par des anglophones d'où un grand nombre de fautes non corrigées voire de textes tronqués. Face à cela, les chercheurs interviennent directement sur le corps du texte pour une meilleure lisibilité. Ainsi un des chercheurs rencontrés disposait-il personnellement d'un correcteur orthographique et typographique.

Comme on peut le constater les chercheurs en lettres ont régulièrement recours au numérique dans leur quête d'information. Cependant, si elles constituent une incitation à la recherche, les ressources électroniques ne sont pas toujours jugées très « rentables », si on pose le problème en terme de temps passé par rapport au temps de production. Outre le caractère pointu des recherches menées, on peut évoquer également une maîtrise limitée de certains outils.

4. Les stratégies d'appropriation de l'outil numérique par les chercheurs en lettres

L'une de nos interlocutrices résume assez bien le sentiment de tous les enseignants chercheurs que nous avons rencontrés concernant la nécessité où ils sont d'avoir recours à l'informatique :

« Je suis une autodidacte. » (A)

Derrière ce cri du cœur, on peut deviner certains constats récurrents chez les différents universitaires interrogés qui soulignent les points suivants :

- l'absence d'un programme de formation destiné à permettre aux chercheurs en lettres de maîtriser l'outil informatique ;
- la nécessité de pallier ce manque par un « bricolage » permanent ;
- la situation paradoxale de chercheurs utilisant malgré tout des outils qu'ils disent ne pas maîtriser.

Cet examen des stratégies d'appropriation mises en place par nos interlocuteurs permettra d'établir un bilan provisoire de celles-ci.

4.1. L'absence de véritable formation des chercheurs en lettres.

Une jeune chercheuse, rappelant sa formation, évoque la différence de traitement entre les scientifiques et les littéraires pour ce qui est de la formation à l'utilisation raisonnée de l'informatique : « A l'E.N.S., seuls les scientifiques sont formés ; j'ai reçu une initiation dans le cadre du C.I.E.S. (Centre d'Initiation à l'Enseignement Supérieur), mais [c'est] tout le temps la même chose, [il n'y a] pas de suivi dans la pratique. » (C)

Ce qui est vrai pour la formation universitaire initiale semble l'être aussi pour les stages de perfectionnement. Ainsi l'une de nos interlocutrices, qui travaille pourtant sur ordinateur depuis vingt ans, déplore qu'il y ait « très peu de possibilités de stages de perfectionnement (réservés au personnel administratif) ». « Cela manque beaucoup, poursuit-elle, en énumérant ses besoins propres : créer des liens, créer un site, organisation du disque dur. » (G)

Certains chercheurs, qui ont pourtant un recours assidu à l'informatique, conviennent qu'ils en sous-utilisent les possibilités. L'un de nos interlocuteurs attribue cela « à un manque d'habitude ». « [II] n'a pas reçu de formation spécifique pour la recherche sur Internet. [II] pense la maîtriser. Pour progresser, [il] pense qu'il lui faudrait quelqu'un dans le même domaine que lui. Eventuellement une formation pour mettre en ligne une base de données, pour améliorer sa présentation. » (I)

L'absence de véritable formation des universitaires littéraires aux nouvelles technologies est donc ressentie comme un manque de « culture de base ». « On utilise de plus en plus l'informatique sans une partie de culture de base ». (G)

Ce constat n'est pas toujours fait de façon tragique. Certains chercheurs en lettres y voient un peu une marque distinctive qu'ils revendiquent peu ou prou. Ils ne sont pas loin de se vouloir des utilisateurs atypiques de l'ordinateur, des gens qui parviennent, sur le mode intuitif, à maîtriser un outil qu'ils comptent bien continuer à ne considérer que comme un outil.

« Non, l'informatique en tant que telle ne m'intéresse pas. C'est un outil. Je suis littéraire. Je ne comprendrai rien. J'ai un niveau très moyen, mais le peu que je sais me sert vraiment. Suivre une formation, pourquoi pas ? » (A) « Mon degré de maîtrise de l'informatique est celui d'une néophyte de bonne volonté. Dans mon esprit, cela reste un outil. » (B)

Il faut entendre, derrière ces propos, que l'on ne peut exiger d'un chercheur en lettres de maîtriser les savoirs informatiques. Pour lui, l'enjeu d'une maîtrise des nouvelles technologies est souvent purement instrumental.

4.2. Le « bricolage » permanent.

Lorsqu'on lui demande d'évaluer son niveau de maîtrise de l'outil informatique, une jeune chercheuse répond : « Difficile d'évaluer si on ne sait pas ce que l'on peut faire. Je me débrouille. » (C)

C'est sur ce fond d'incertitude concernant aussi bien les potentialités intrinsèques de l'outil que ce que l'on serait capable d'en faire soi-même, que se mettent en place toute une série de tâtonnements. « Apprentissage à gauche, à droite, formation ponctuelle. [Les] chercheurs en lettres travaillent dans leur coin, [au] *feeling* », déclare un chercheuse (C). Un autre renchérit : « Bricolage personnel, gâchis de temps. » (G)

Dans ce contexte, les chercheurs en lettres semblent faire feu de tout bois pour combler leurs lacunes, utilisant les connaissances des proches [« J'ai très peu de connaissance en informatique. Mon mari et mon fils m'ont montré, m'ont installé mon ordinateur. » (A)], des collègues [« J'ai consulté mes collègues » (A), « discussion avec un collègue » (C), « Googlerecommandé par collègue » (C), etc.], recourent à des stages centrés sur l'utilisation de tel ou tel matériel [« J'ai suivi un stage Dreamweaver. » (D)]

En revanche, certaines démarches trop coûteuses en temps ou peu éclairantes leur semblent étrangères, comme de suivre l'évolution des produits et des techniques en lisant la presse spécialisée. Le passage par le jargon de métier ou les abstractions propres à l'informatique leur apporte manifestement moins que l'aide concrète de quelqu'un qui les initie au « comment faire ». Les formations dans le cadre de l'U.R.F.I.S.T. (Unité régionale de formation à l'information scientifique et technique) présentent manifestement ce caractère concret qui permet de sortir de certaines impasses.

4.3. Le paradoxe des chercheurs en lettres.

Malgré toutes ces lacunes, dont ils conviennent aisément, malgré leur inculture originelle et leur maladresse proclamée, les chercheurs en lettres semblent en mesure de contourner ou d'enjamber les obstacles techniques.

Ce qu'ils ne savent pas faire, ils savent, quand la nécessité s'en fait sentir, le « faire faire » par des gens compétents qu'ils parviennent à convaincre de leur prêter leur concours. Cela démontre une capacité à orienter le travail dans un sens qui leur convienne et donc une aptitude à synthétiser et à formuler des besoins et à aiguiller le travail de ceux qui peuvent leur apporter des solutions.

Une de nos interlocutrices, qui se proclame « autodidacte » et dit « n'y rien comprendre », déclare dans le même entretien : « J'ai des responsabilités. Je suis secrétaire d'une société d'étude du XVIIIe siècle ; cette société avait un site un peu vieillot. J'ai trouvé

une informaticienne et une graphiste : on a un nouveau site. » (A) Un autre de nos interlocuteurs a élaboré dans le cadre de son laboratoire de recherche un site consacré à Flaubert, assorti d'une revue et d'un bulletin en ligne ; ce site qui recueille plus de 2500 connexions par jour est unanimement salué comme une réussite. Il représente le sommet de ce que peut produire l'alliance du bricolage individuel, de l'intuition théorique et de l'utilisation optimale des compétences techniques d'un tiers : « [Je] recours à l'aide d'adjuvants. Un doctorant [m'] a expliqué comment passer du Mac au PC et, pour tout ce qui est de l'aspect technique des choses, [je suis] tributaire des services d'un technicien du service audiovisuel de l'Université, M. X, qui est crédité sur la page d'accueil du site. » (D)

Ce professeur d'université, par ailleurs renommé pour ses travaux strictement universitaires, qualifie, dans un premier temps, son « niveau de maîtrise de l'outil informatique » « d'élémentaire », mais il précise qu'il pense « posséder une bonne maîtrise intellectuelle des enjeux et des procédures » même si, « pour la mise en pratique et l'exécution », il a « besoin d'aide ».

4.4. Le résultat de ces stratégies d'appropriation : un bilan provisoire

La fiabilité du bilan auquel permettent de parvenir les enquêtes menées se heurte à des limites de fait.

La première de ces limites tient au corpus lui-même. Neuf enquêtes constituent, en effet, un corpus trop restreint pour que nous puissions en tirer des conclusions péremptoires concernant le degré de maîtrise des nouvelles technologies auquel sont parvenus les chercheurs en lettres français. Elles permettent cependant d'ébaucher à gros traits un tableau de leurs pratiques.

La seconde de ces limites tient aux distinguos subtils qui s'opèrent souvent dans les propos de nos interlocuteurs qui déclarent ou bien avoir des pratiques dont ils n'ont pas acquis la véritable maîtrise, ou bien, à l'inverse, renoncer à mettre en œuvre des savoir-faire qu'ils maîtrisent plus ou moins parce qu'ils n'en ont pas un profit immédiat ou un besoin urgent.

Sera donc donné comme « acquis » ce qui correspond à des pratiques avérées des chercheurs consultés.

Pour les usages peu mentionnés ou totalement absents, ils seront donnés comme « non pratiqués » sans que cela soit synonyme d'une réelle ignorance. En effet, certaines potentialités offertes par le numérique apparaissent négligées non pas faute de maîtrise technique mais faute d'opportunité ou d'intérêt réel.

Acquis

Acquis de façon moins unanime

Peu acquis / peu pratiqué

Non pratiqué

Usage du traitement de texte

Consultation à distance de catalogues

Abonnement à des listes de diffusion

Consultation de revues en ligne

Connaissance de Word comme traitement de texte

Téléchargement

Le langage spécifique à l'environnement informatique : éditeur, navigateur, système d'exploitation

Abonnement à des revues en ligne

Importation de documents par copier –coller

Recherche fine sur Internet

Utilisation rationnelle de l'organisation du disque dur et des fichiers

Elaboration d'un site personnel

Messagerie et courrier électronique

Contribution à un site Web institutionnel

Participation à la conception et à la maintenance d'un site Internet

Communication de documents sous forme de pièces attachées

Consultation de bases de données en ligne

Recherches de base dans Internet

Publication en ligne d'un périodique

Utilisation des cédéroms

Travaux de numérisation

Utilisation des liens hypertextes

Distinction univers Mac et univers PC

Imprimer

4.5. Conclusion

On constate que les usages les plus constants des chercheurs interrogés face au numérique correspondent à des savoir-faire dont on peut estimer qu'ils constituent l'horizon de banalisation de cet outil. De même, ce qui est peu pratiqué correspond, à première vue, à des potentialités technologiques qui requièrent une maîtrise assez avancée.

Ce premier constat demande cependant à être nuancé.

Il semble en effet que certains éléments donnés comme acquis d'une part (imprimer, importer des documents par copier-coller [pour ensuite les imprimer]) et certains éléments donnés comme non pratiqués (consultation de revues en ligne) d'autre part soient le signe d'une seule et même chose : la difficulté d'une lecture sur écran ou d'une lecture en ligne, ou même le peu d'intérêt manifesté pour celles-ci. « Il n'y a pas de revues en ligne pour les sujets qui m'intéressent », déclare un chercheur peu soupçonnable d'être frileux face à l'environnement numérique. (I)

De même, on peut penser que l'acquisition généralisée de tout ce qui tourne autour du traitement de texte n'est pas seulement liée à la relative facilité technique des opérations que cela requiert, mais aussi à l'utilité intrinsèque que cela représente pour quelqu'un qui écrit et qui doit communiquer sous une forme aboutie ce qu'il écrit.

On peut dire aussi que, pour ces deux attributs essentiels des chercheurs en lettres que sont la lecture et l'écriture savantes, les ressources de l'informatique sont d'autant plus facilement intégrées qu'elles ne sont pas germe de désorientation et qu'elles représentent une véritable facilitation du travail de recherche.

5. Une certaine ambivalence

Tous les enseignants chercheurs que nous avons interrogés participent aux activités de laboratoires qui s'appuient sur les ressources de l'informatique et du numérique dans leurs activités. Ce seul fait atteste qu'ils ont accepté d'intégrer ces ressources dans leur travail de recherche.

Il est cependant difficile ~ mais intéressant ~ de mesurer leur degré d'adhésion aux enjeux et aux implications de ces nouveaux outils. Leur attitude peut être qualifiée d'ambivalente dans la mesure où les mêmes personnes peuvent proclamer leur totale absence de réticences face à cet aspect nouveau de leur travail et énumérer, quelques instants plus tard, des réserves, des critiques qui ne sont rien moins que des réticences.

5.1. Une absence proclamée de réticences.

Un de nos interlocuteurs, qui dirige un laboratoire de recherche qui existait bien avant que la micro-informatique ne prenne la place qu'elle a prise aujourd'hui, nous déclare :

« Les ressources électroniques constituent une mutation de la recherche ; dans ma discipline, le rapport au texte est sinueux, on manie une grande quantité de textes [sous-entendu, « et l'informatique nous y aide »]. Je n'ai aucune réticence. » (H) Il reprend cette idée à plusieurs reprises. « Je n'ai pas de réticences à produire en ligne. Je prépare quelque chose ; ce n'est pas facile. Les revues finiront par être en ligne. Sans doute, les éditions critiques des textes ne seront-elles pas sous forme électronique avant une décennie, quand les pratiques seront suffisamment normées. » « Je n'ai pas de réticences face aux T.I.C. ; des limites, oui. » (H)

Ce témoignage a d'autant plus de valeur qu'il émane d'un chercheur confirmé, qui a commencé à travailler avant la révolution informatique. La distinction qu'il opère entre « réticences » et « limites » résume assez bien l'inconfort de chercheurs qui ont été contraints de prendre en marche le train de cette révolution et d'en assumer les conséquences, « avec les moyens du bord ».

D'autres chercheurs, plus jeunes, tiennent des propos similaires. « [Je n'ai] pas de réticences, mais des problèmes par rapport à la recherche d'information. » (C)
« L'électronique et le papier, ce n'est pas la même chose. [Mais je n'ai] pas de rejet de ces nouveaux moyens. » (G)

On pourrait trouver naturel que des gens plus jeunes manifestent une adhésion sans partage à l'égard d'innovations techniques, mais, s'agissant de chercheurs en lettres, la jeunesse n'est pas toujours un atout décisif. Faute d'une formation adéquate, les jeunes chercheurs se sentent souvent aussi démunis que leurs aînés. De plus, comme ils n'ont pas encore assuré ou stabilisé leur carrière et leur avenir, ils ont le sentiment de ne pas avoir le temps ni la liberté d'esprit nécessaires pour se former à des pratiques qui restent, en France, relativement en marge de ce qu'attend d'eux l'institution universitaire. Ils sont parfois submergés par l'impression d'avoir tout à faire en même temps, ce qui les bride dans le mouvement qui les pousse vers les nouvelles technologies.

L'absence de réticences peut être aussi le fait d'un autre professeur chevronné, qui a parcouru toutes les étapes qui mènent à la construction d'un site consacré à un écrivain, site assorti de la publication de revues en ligne, et qui envisage d'importants travaux de numérisation. Il ne cache pas les difficultés qu'il a rencontrées, mais se montre enthousiaste quand il évoque la révolution du courrier électronique ou encore la possibilité de fédérer à distance tous les lecteurs assidus d'un écrivain. De même, le

système d'arborescence logique qui structure la mémoire d'un ordinateur et l'ordonnement de fichiers lui semble très proche, à sa grande satisfaction, de son mode de fonctionnement mental. [« les outils informatiques ne sont pas à proprement parler destinés à servir d'« assistance mnésique ». (*Hésitation*) Cependant ils sont des outils adaptés pour cette forme de mémoire que sont le classement et la mise en ordre. En fait, l'arborescence propre à l'organisation des données et des fichiers correspond très bien à mon mode d'organisation mentale. » (D)]

Une autre dira son admiration pour ceux qui ont réussi à construire leur propre site. Une autre encore se montrera admirative de la « grande facilité matérielle » dans laquelle se trouvent ses homologues américains face à l'informatique.

A entendre nos interlocuteurs, les esprits sont prêts à assimiler l'apport des nouvelles technologies, ainsi que les mutations et la relative instabilité qu'elles impliquent, [« tout est précaire et menacé d'obsolescence ; et depuis toujours. » (D)] Cependant, cette absence de réticences, plus qu'un mouvement spontané et sans nuance, semble être due à un travail de dépassement de préjugés anciens ou d'agacements présents face à la complexité nouvelle de leur travail et au temps que requiert l'usage intensif de l'outil informatique. L'adhésion globale n'empêche pas certains reculs critiques face à tel ou tel aspect du travail sur ordinateur.

5.2. Des réserves critiques

Les réticences exprimées par nos interlocuteurs n'expriment pas fondamentalement un refus des technologies de l'information et de la communication, mais plutôt le souhait que celles-ci soient véritablement une aide et une facilitation de leur travail de recherche.

5.2.1 La question du temps

Pour eux, en effet, la maîtrise de ces technologies représente un investissement en temps qui n'est pas pris en compte dans l'état actuel de la recherche en France.

Les nouvelles possibilités techniques se présentent souvent comme synonymes de dépense de temps.

Il s'agit tout d'abord du temps exigé pour acquérir ou renouveler un équipement informatique digne de ce nom. « Le renouvellement du matériel est à chaque fois un effort et une perte de temps. » (H) Il s'agit ensuite du temps passé à apprivoiser ces nouvelles techniques. Il s'agit encore du temps qu'impose la recherche d'informations, de références. L'informatique, en démultipliant le nombre de sources possibles et les

voies d'accès à ces sources d'information, diffuse dans l'esprit des chercheurs une inquiétude sourde, celle du recul de l'horizon de l'exhaustivité. L'informatique a accru simultanément le nombre des informations et les possibilités d'y accéder. Cet accroissement parallèle se solde par une hypothèque permanente sur le temps très fréquemment évoquée par nos interlocuteurs.

« [] c'est un univers qui n'est pas encore organisé d'une manière économe en temps ; on n'est pas sûr de trouver. Temps très variable, on est coupé, on recommence, d'où une perte de temps, des tâtonnements. » (H) « Problème du temps : temps passé par rapport au temps de production. Le temps passé sur Internet est très long par rapport à la rentabilité. » (H)

Il s'agit enfin du temps non gratifiant, peu ou prou administratif, qui est lié à la création ou la maintenance d'un site Internet destiné à assurer la visibilité d'un laboratoire de recherche. Les chercheurs déplorent que cette dépense en temps liée à la gestion des outils informatiques ne soit pas prise en compte dans l'évaluation de leur charge de travail et dans l'appréciation des contraintes qui pèsent sur eux. Les chercheurs expriment en des termes voilés l'angoisse de devenir, comme d'autres travailleurs, les esclaves des outils qui sont censés décupler leur activité ou leur efficacité. Voici, par exemple, ce que déclare une chercheuse à propos de sa contribution décisive à l'élaboration d'un site Internet pour un laboratoire auquel elle est associée : « Je ne sais pas si cela aura une incidence sur ma carrière. [Cela] fait partie des impondérables. Les responsabilités d'ordre administratif sont rarement évaluées à leur juste valeur, c'est peu prestigieux ; j'ai accepté de créer le site (mais) pas par ambition personnelle. » (A) « Le problème du temps est occulté par tout le monde, c'est peut-être spécifiquement français. » (H)

5.2.2 Le problème de la fiabilité de l'environnement numérique

Les nouvelles technologies créent un nouvel environnement pour la recherche universitaire qui échappe aux règles, aux contraintes mais aussi aux garanties de l'institution universitaire. Cet inconfort nouveau a plusieurs origines :

5.2.2.1 Les limites intrinsèques des nouvelles technologies

Dans l'état actuel de leur développement, les nouvelles technologies n'offrent pas de véritable possibilité d'établir la fiabilité et la scientificité des éléments (textes, sources diverses) qui y circulent. Elles rendent disponibles des sources d'information qui ne sont pas du niveau d'une recherche pointue. Elles privilégient souvent d'autres facteurs que la scientificité ou l'intérêt intellectuel du travail et elles n'en garantissent pas la

rigueur. On sent de la part des chercheurs qui ont accepté de s'entretenir avec nous la crainte que la facilitation numérique n'aboutisse à faire que la bonne monnaie [un travail d'un haut niveau d'exigence intellectuelle] ne soit chassée par la mauvaise [le clinquant d'une pseudo-recherche habilement mise en scène et gagée uniquement sur la maîtrise technique des nouveaux outils et () la maîtrise de l'anglais].

« J'ai une inquiétude par rapport au risque que des formes mal normées n'absorbent l'essentiel de l'activité et donc ne gâchent un temps de recherche. A ceci s'ajoute le problème de l'escroquerie intellectuelle : la forme électronique passe pour la recherche elle-même. » (H) « J'éprouve une grande inquiétude face à l'économie informatique et à la production intellectuelle informatisée. Le marché intellectuel mondial, dans lequel nous sommes censés devenir visibles, c'est-à-dire prendre une valeur, est incapable d'apprécier ce qui n'est pas strass et paillettes, mais un travail original. C'est sensible quand on nous dit de passer par l'anglais, alors que tout dans une culture est lié à des pratiques, des valeurs qui ne peuvent s'acquérir dans une autre langue » (H)

« Lorsqu'on évalue des sites, on trouve tout et n'importe quoi. » (H) « Mes réticences à produire en ligne tiennent au fait que ceux qui produisent en ligne ne manifestent pas toujours la rigueur d'une solide formation classique. Produire pour produire, avec un instrument qui facilite la production, peut conduire à une perte de rigueur. » (B)

« Lorsque je trouve un texte intégral sur Internet, j'estime qu'il est forcément fautif. Cela ne constitue qu'un point de départ et je dois le vérifier minutieusement ensuite []. Autre problème, l'édition n'est jamais précisée. » (I)

5.2.2.2 La délicate question de la propriété intellectuelle

L'absence de rigueur, soulignée à plusieurs reprises par nos interlocuteurs, n'est pas la seule cause de leur « méfiance » ; ce manque de rigueur, joint à une sorte d'euphorie libertaire, un peu surfaite leur apparaît comme porteur de menace sur le respect dû au travail intellectuel authentique et à celui qui l'a produit. En effet, les nouvelles technologies accélèrent la circulation des informations mais aussi, a fortiori, toutes les formes de plagiat et du pillage. Les réticences des chercheurs à la mise en ligne ou à la publication en ligne même partielle du fruit de leur travail sont liées parfois à la crainte d'en être spoliés, sans recours possible. Face au nouvel univers numérique où tout circule sans frein, les chercheurs se méfient du climat de pseudo-innocence qui y règne quant au régime de la propriété intellectuelle. Certains se repentent d'avoir communiqué à des confrères certains aspects de leur travail : « J'ai donné à lire des textes pas encore publiés : j'ai eu de bonnes et mauvaises surprises ; j'ai trouvé un texte sur le même sujet chez quelqu'un d'autre. Expérience personnelle négative. » (G) « Je reste méfiante face aux risques d'une divulgation sauvage de mes écrits. » (B)

5.3. Conclusion

Ce qui ressort des propos des chercheurs qui ont bien voulu prêter leur concours à cette enquête, c'est un mélange d'adhésion aux innovations introduites par les nouvelles technologies et de défiance par rapport à des conséquences mal maîtrisées de ces dernières. Moins que des réticences par rapport aux outils eux-mêmes (à leur complexité de mise en place ou d'utilisation, à leurs limites actuelles), ils manifestent un recul critique qui se focalise sur la définition de la recherche elle-même et sur son éventuelle modification. A leurs yeux, ce qui est en jeu avec ce changement d'environnement technique, ce n'est pas seulement une modification des méthodes de leur travail, c'est plus profondément leur statut même d'universitaire ou de chercheur en lettres.

6. Les enjeux

6.1. Le référencement

Un site Internet offre une visibilité sans précédent mais ne constitue pas une fin en soi. En effet, l'hégémonie des moteurs de recherche et des annuaires anglo-saxons pose le problème de l'indexation et du référencement. Comme nous le rappelle l'un de nos interlocuteurs, aujourd'hui « la visibilité internationale est un critère impératif de fonctionnement » (H).

Cette visibilité passe aussi par la fiabilité des informations fournies et donc par leur validation avec l'indexation des références bibliographiques, la nécessité de joindre aux textes cités ou publiés des références exactes. Enfin, elle suppose la remise à jour régulière des sites et bases en ligne ce qui suppose des moyens en temps et en personnel.

Un autre aspect important de la question touche certaines habitudes bibliographiques. Un de nos interlocuteurs note que mettre les références d'un cédérom, même quand il s'agit d'une édition très sérieuse, « ne se fait pas » (I). Ainsi, on ne trouve jamais, selon lui, de sites Internet en référence dans un article. Dans les revues spécialisées, on ne trouve pas de rubriques spécifiques quant aux nouveautés dans le domaine du numérique. « Pour se tenir au courant », on peut cependant trouver dans un grand nombre de revues des références de sites car même si les textes ne figurent pas en ligne, les tables de matières et les index, eux, y sont (ex : correspondance de Madame de Graffigny.)

Certains chercheurs particulièrement impliqués dans le numérique intègrent des références électroniques dans les bibliographies qu'ils destinent à leurs étudiants et leur

donnent des conseils méthodologiques pour trier les informations et les sites (D). Ils intègrent des références électroniques à leurs bibliographies qu'ils valident simplement en prenant connaissance de leur contenu et en les « lisant »(D).

D'autres préfèrent confier cette tâche qu'ils considèrent comme complémentaire à de jeunes collègues avec lesquels ils collaborent (E). Enfin, quelques-uns, minoritaires, ne jugent pas ces références intéressantes pour leurs étudiants en les qualifiant de « facteurs d'exclusion ». En effet, selon eux ces derniers ne bénéficient pas encore d'une égalité d'accès aux nouvelles technologies.

-

6.2. La maîtrise des nouveaux supports

Tous les chercheurs rencontrés sont conscients des avantages de la numérisation, aussi bien en ce qui concerne l'approche du texte (édition des dossiers de genèse, gestion des corpus de très grande taille, lecture « en profondeur » par l'hypertexte) que la conservation (en particulier pour la sauvegarde de certains documents papier comme les journaux du XIXe siècle(E)).

Cependant, le problème du vieillissement des technologies utilisées est dans tous les esprits : « étant donné la rapidité avec laquelle évoluent les machines, si nous n'étions pas soutenus budgétairement, nous serions à l'âge de pierre par rapport aux autres professions » (H). De fait, le renouvellement du matériel est considéré comme un effort et souvent comme une perte de temps d'autant que les progrès ne sont pas toujours perçus par le profane comme significatifs.

Un chercheur avoue lui-même ne pas utiliser les logiciels de traitement de texte à plus de 5% de leurs possibilités. Or, dans le même temps la bureautique est jugée comme un instrument de travail indispensable (H). Pour demeurer performant, on se doit non seulement de s'approprier de nouveaux outils mais aussi de s'attacher à les renouveler. Pour de nombreux chercheurs, il est clair que « le coût des machines introduit des inégalités considérables ».

Certes, ils ont pris l'habitude de faire front dans un cadre collectif aux défis technologiques afin de bénéficier d'aides et d'adjuvants supplémentaires. Cependant, comme le note un de nos interlocuteurs « les savoir-faire que réclament les nouvelles technologies ne sont pas à la portée des personnels mis à disposition (H) ».

L'importance de la technique nourrit une inquiétude : une certaine dépendance « par rapport à une personne d'une autre culture » (G) qui n'est par conséquent pas toujours à même de saisir les finalités du travail et donc de répondre aux attentes du chercheur. Cette dépendance est même le seul argument valable aux yeux d'un de nos interlocuteurs pour justifier le recours à un site personnel dont la plus grande simplicité permettrait de mieux maîtriser les différents aspects techniques (I).

Seuls deux des chercheurs rencontrés semblent suivre de manière assidue les revues spécialisées. L'un d'entre eux parcourt également des catalogues comme celui de l'éditeur Champion et celui de la Voltaire Foundation. Plus généralement, les chercheurs aspirent à être véritablement associés au processus de numérisation par l'instauration de partenariats avec des professionnels plus que par une maîtrise personnelle de la technologie. Cela est particulièrement vrai pour le choix des périodiques à préserver par la numérisation (E) d'autant que les chercheurs sont conscients que « la numérisation complète est une utopie » (H).

L'usage du numérique passe de plus en plus par des contacts avec le privé notamment avec l'éditeur Honoré Champion, qui relève du secteur marchand. Cet éditeur a mis au point un nouveau système de numérisation, baptisé Babel, qui permet d'associer mode texte et mode image et a trouvé immédiatement une application dans le cadre du laboratoire avec la numérisation d'un journal, *Le Journal de Trévoux*.

Curieusement, alors que ce type de collaboration est amené à se multiplier, les chercheurs semblent ignorer les problèmes de droits (droits d'auteur et problèmes liés aux normes propriétaires). L'un d'entre eux nous a même affirmé : « plus je suis pillé , plus je suis content ». (I) Ce faisant, il voulait certainement mettre en avant le fait que dans la recherche « l'idée de rentabilité n'a pas sa place ». Toutefois l'évolution actuelle fait de cet aspect du numérique un enjeu fondamental.

Conclusion

Les chercheurs que nous avons rencontrés semblent se présenter en ordre dispersé face à l'outil numérique. En effet, nous avons pu constater, en analysant les propos recueillis, un manque d'unanimité de leur part, des niveaux différents de pratique, de maîtrise et d'attente. Notre volonté d'essayer de dégager des tendances majeures, des opinions dominantes à propos de l'informatique, en vue de construire une courbe ou un schéma traduisant ces tendances, s'est heurtée au matériau recueilli, à savoir une collection d'itinéraires individuels erratiques.

Cependant, le manque d'enthousiasme apparent de nos interlocuteurs, est compensé par une claire conscience que se joue autour du numérique le statut à venir de leur travail, voire de leur condition de chercheur. Peu sensibles à certains aspects artificiels inhérents à l'informatique, aux sirènes de la modernité, les chercheurs en lettres perçoivent le bénéfice qu'ils pourraient retirer d'une utilisation rationnelle de cet outil.

C'est pourquoi ils attendent beaucoup de l'institution universitaire. Ils souhaitent manifestement que tout le travail individuel qu'ils ont fourni pour s'approprier l'outil numérique sorte, pour ainsi dire, de l'ombre. Ils demandent en fait à être soutenus par l'institution au sein de laquelle ils effectuent leur carrière. Mais cette attente ne saurait être réduite à une revendication corporatiste car elle s'élève jusqu'à une véritable

« défense et illustration » de la recherche française. Il serait bon, en effet, que, face à la mainmise anglo-saxonne sur l'environnement numérique, l'Université française mette en place une stratégie de soutien à ses chercheurs et une politique de présence, ne serait-ce que linguistique, sur ce nouveau vecteur de la pensée savante que constitue le numérique.

Ce travail n'est qu'une première ébauche. Puisqu'il s'agit de sociologie des usages, il aurait été souhaitable, non seulement d'interroger un plus grand nombre de chercheurs, mais aussi, pour compléter ces entretiens, de procéder à des « observations participantes ». Cette technique d'étude permet d'observer l'enquête *in situ*, sur son lieu de travail, et d'analyser ses pratiques professionnelles, mais suppose un protocole extrêmement minutieux pour ne pas perturber ceux que l'on observe. Le travail que nous livrons, si imparfait soit-il, constitue un premier jalon et il n'est pas vain de penser qu'il pourrait prendre sa véritable valeur s'il était prolongé par une étude similaire dans les années qui viennent, étude qui permettrait de mesurer l'évolution des savoir-faire, des pratiques et des perceptions, en particulier pour ce qui concerne la production numérique (édition savante, mise en ligne de revues).

Bibliographie

ALBERO, Brigitte., DUMONT, Bernard. *Les technologies de l'information et de la communication dans l'enseignement supérieur : pratiques et besoins des enseignants*. Enquête réalisée pour la fédération ITEM-Sup par la société I + C. Rapport du 09/05/2002 disponible en ligne à l'adresse suivante : <http://www.educnet.education.fr/chrgt/item-sup.pdf> (texte intégral en format PDF) (consulté le 21 juin 2002)

BERNARD, Michel. *Introduction aux études littéraires assistées par ordinateur*. Paris : Presses universitaires de France, 1999

BLANCHET, Alain. *L'entretien dans les sciences sociales*. Paris : Dunod, 1985

BLANCHET, Alain, GOTMAN, Anne. *L'enquête et ses méthodes : l'entretien*. Paris : Nathan, 1992 (Sociologie ;128)

BROCKMAN, William S., NEUMANN, Laura, PALMER, Carole L. et al. *Scholarly work in the humanities and the evolving information environment*. Washington : Digital

Library Federation, Council on Library and Information Resources, 2001.

Bulletin des bibliothèques de France, octobre 1999, tome 44, n°5. Villeurbanne : Enssib, 1999

Bulletin des bibliothèques de France, décembre 2000, tome 45, n°6. Villeurbanne : Enssib, 2000

CHARTIER, Anne-Marie, HEBRARD, Jean. Discours sur la lecture 1880-2000. Paris : Fayard, Bibliothèque publique d'information, 2000

CHARTRON, Ghislaine. *Les chercheurs et la documentation numérique: nouveaux services et usages*. Paris : Cercle de la Librairie, 2002 (Collection Bibliothèques)

Groupe de recherche sur les services d'information, (gresi) enssib, équipe de recherche sur les systèmes d'information et de communication des organisations, (ersico). *Les usages et les besoins des documents numériques dans l'enseignement supérieur et la recherche : rapport final*. Villeurbanne : 1999

CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE. LABORATOIRE LIRE. Bienvenue sur Lire, littérature et idéologies 18-19e siècles [en ligne]. Disponible sur <http://www.ish-lyon.cnrs.fr/labo/LIRE/accueil.htm> (consulté le 07.02.2002)

LA VEGA, Josette de. *La communication scientifique à l'épreuve d'Internet : l'émergence d'un nouveau modèle*. Villeurbanne : Presses de l'ENSSIB, 2000

MAHE, Annaïg. Usages des revues électroniques [en ligne]. Villeurbanne : Enssib, 2002. Disponible sur <http://revues.enssib.fr/> (consulté le 29.03.2002)

MARANDIN, Clarisse, CHARTRON, Ghislaine. Des banques de données pour les étudiants et les chercheurs. Paris : Ministère de l'Éducation nationale, de la recherche et de la technologie, 1998

NIKITENKO, Charlotte, STOCKINGER, Peter. La publication en ligne. Paris : Hermès Science Publication, 2001

PERNOO, Marianne. "L'émergence des études littéraires sur Internet : un dynamisme sans retour ?" In *Les chercheurs et la documentation numérique: nouveaux services et usages/* sous la dir. de Ghislaine Chartron. Paris, Editions du Cercle de la Librairie, juin 2002. (Collection Bibliothèques)

SINGLY, François de. *L'enquête et ses méthodes : le questionnaire*. Paris : Nathan, 1992 (Sociologie;128)

TURCAN, Isabelle. L'électronique et Internet au service de la diffusion des savoirs et du rayonnement de la langue française [en ligne]. Disponible sur : http://www.chass.utoronto.ca/french/foire2000/colloque/ilt_jpsg.htm (consulté le 29.03.2002)

UNIVERSITE DE ROUEN. Gustave Flaubert [en ligne]. Disponible sur <http://www.univ-rouen.fr/flaubert> (consulté le 06.03.2002)

UNIVERSITE DE ROUEN. Anciens bulletins [en ligne]. Disponible sur <http://www.univ-rouen.fr/flaubert/14bullet/bulle19.htm> (consulté le 06.03.2002)

Annexes : grilles d'entretien

Annexe 1. I : grille à l'usage du chercheur

Annexe 2. IX : grille à l'usage de l'enquêteur

Annexe 1

Plan d'entretien

0. DONNEES PRELIMINAIRES

-

0.1 Date :

0.2 Lieu :

0.3 Nom de l'enquêteur :

0.4 Profil du chercheur :

0.4.1 Acceptez-vous de nous donner votre âge ou votre année de naissance (évoquer l'éventualité d'un traitement statistique)?

0.4.2 Parcours universitaire :

0.4.3 Position administrative dans l'institution universitaire

0.4.4 0.4.4 Discipline et section de recherche :

0.5 Quels sont vos axes de recherche ?

0.6 Etes-vous lié à un laboratoire ?

0.7 Vos recherches personnelles sont-elles incluses intégralement dans celles de votre équipe ?

0.8 Quels en seront les aboutissements ?

1. **EQUIPEMENT INFORMATIQUE**

-

1.1 Vous servez-vous de l'outil informatique ?

1.2 Sinon, pourquoi ?

1.3 Si oui, pourquoi ?

-

1.4 A quel type de matériel recourez-vous dans le cadre de votre recherche ?

1.5 Où l'utilisez-vous ?

1.6 Avez-vous un équipement personnel ? PC ou MAC ?

1.7 Quel logiciel d'exploitation utilisez-vous ?

1.8 Quel navigateur utilisez-vous pour vos recherches sur Internet ?

1.9 Quel traitement de texte utilisez-vous ?

1.10 Quel éditeur HTML utilisez-vous ?

1.11 De quand date-t-il ?

1.12 Comment vivez-vous la nécessité de renouveler périodiquement votre ordinateur et/ou les logiciels que vous utilisez ?

1.13 Acquérez-vous régulièrement de nouvelles versions de logiciels et/ou un nouvel ordinateur ?

1.14 Suivez-vous les évolutions technologiques dans ce domaine ?

1.15 De quelle façon ?

1.16 Avez-vous reçu une formation spécifique pour exploiter ce nouvel outil ?
Laquelle ?

1.17 Avez-vous des adjuvants dans votre entourage ?

1.18 Comment évaluez-vous (sans fausse modestie) votre degré de maîtrise de l'outil numérique ?

1.19 Pourquoi le recours à l'outil informatique s'est-il imposé à vous ?

1.20 Eprenevez-vous des réticences face aux NTIC ? De quel ordre sont-elles ?

2 RECHERCHE D'INFORMATION

2.1 Lorsque vous n'avez comme objectif que de collecter ou de sélectionner de l'information, quels outils électroniques utilisez-vous de préférence :

2.2 Avec quelle fréquence consultez-vous ces différents outils ? (voir liste supra)

2.3 Cette fréquence a-t-elle augmenté ces cinq dernières années ?

2.4 Avec lequel de ces outils êtes-vous le plus à l'aise ? Le moins à l'aise ? Pourquoi ?

2.5 Faites-vous appel à une aide extérieure pour vous aider ?

2.6 Laquelle ?

2.7 Avez-vous reçu une formation à la recherche documentaire informatisée ? Laquelle ?

2.8 Intégrez-vous des références électroniques dans vos bibliographies ?

2.9 Déléguez-vous cette tâche à un spécialiste ? Lequel ?

2.10 Selon quels critères les validez-vous ?

2.11 Intégrez-vous dans les bibliographies que vous adressez à vos étudiants des références de documents électroniques ?

3 LIRE

3.1 Au-delà du simple recueil d'informations (références bibliographiques, adresses, tables des matières), quelle est votre pratique de lecture face à un écran ?

3.2 Allez-vous jusqu'à lire des textes intégraux ou excédant cinq pages ? Oui ? Non ? Pourquoi ?

3.3 Comment mesureriez-vous le seuil de fatigue ou d'inconfort qu'engendre éventuellement la lecture sur écran ? Nombre de pages ? Temps passé ? Position de l'écran ? Ergonomie de la mise en page ? Autres ?

3.4 Recourez-vous à l'imprimante pour remédier à cette gêne ? Souvent ? Systématiquement ?

3.5 Avez-vous le sentiment en imprimant d'obéir à un réflexe qui vous ferait reconstituer un texte papier ?

3.6 Le fait pour un chercheur en lettres d'avoir un rapport privilégié au texte imprimé a-t-il constitué un frein ou un verrou à l'utilisation des ressources électroniques ?

3.7 Si oui, ce frein ou ce verrou sont-ils toujours aussi prégnants aujourd'hui ?

3.8 Vous constituez-vous une sorte de bibliothèque à partir de vos lectures sur ordinateur ?

3.9 Par quels moyens ?

4 TRAVAILLER SUR LE TEXTE

4.1 Quel usage faites-vous de l'activation des liens hypertextuels ?

4.2 La présence de liens hypertextuels donne-t-elle une nouvelle dimension à votre lecture de recherche ?

4.3 Avez-vous recours aux possibilités nouvelles qu'offre l'édition en ligne ?

4.4 Quelle démarche de conservation et d'archivage de votre travail adoptez-vous ?

4.5 Le recours à l'informatique peut-il servir d'assistance mnésique ?

4.6 Déléguez-vous à l'informatique le soin de garder en mémoire vos informations ?

4.7 L'apparat critique d'une édition savante en ligne est-il plus efficient et plus facile d'accès que dans une édition papier classique ?

4.8 Pourriez-vous nous donner un ou plusieurs exemples ?

5 PRODUIRE

-

5.1 Ecrire

5.1.1 Avez-vous déjà publié en ligne ?

5.1.2 S'agit-il d'une auto-publication ou d'une publication dans le cadre institutionnel ?

5.1.3 Avez-vous déposé vos textes sur vos pages personnelles ou sur un site institutionnel ?

5.1.4 Quel(s) type(s) de texte : article, thèse, contribution à un colloque ?

5.1.5 Cela a-t-il une incidence sur votre statut de chercheur et éventuellement sur votre carrière universitaire ?

5.1.6 Quels liens établissez-vous entre une production en ligne et une carrière d'enseignant-chercheur ?

5.1.7 D'après vous, la publication classique, sur papier, d'un travail reste-t-elle le but ultime de l'enseignant-chercheur ?

5.1.8 Ressentez-vous des réticences à produire en ligne :

5.1.9 Avez-vous créé vos pages web ? Selon quelles modalités, par quel prestataire ?

5.1.10 Avez-vous acheté un nom de domaine ?

5.2 Editer / numériser

5.2.1 Avez-vous déjà contribué à la production d'éditions numérisées ?

5.2.2 Avez-vous été maître d'œuvre de cette numérisation ? L'avez-vous déléguée ? Si oui, à qui ? (institutions publiques ou organismes privés)

5.2.3 Quel logiciel d'édition avez-vous utilisé ?

5.2.4 Si vous n'avez pas encore participé à des éditions numérisées, avez-vous le projet de le faire ?

5.2.5 Quels sont les avantages et les inconvénients de la numérisation ?

5.2.6 Pouvez-vous faire le point sur vos pratiques d'édition en ligne (ou sur celles de votre laboratoire) ?

5.3 Construire un site : vers un laboratoire de recherche virtuel

5.3.1 Avez-vous seul ou avec des confrères créé votre site sur Internet ? Lequel ? A quelle(s) rubrique(s) avez-vous collaboré ? Y trouve-t-on du texte intégral ?

5.3.2 Avez-vous mis au point des espaces de travail collaboratif (articles avec mises à jour, colloques virtuels, revues interactives) ?

5.3.3 Pour créer votre site, avez-vous eu besoin d'une aide juridique, technique, logistique ?

5.3.4 Quelles sont vos attentes par rapport à ce mode de diffusion de l'information ?

5.3.5 Envisagez-vous de créer à terme votre propre site ?

5.3.6 Songez-vous à créer une revue électronique ?

5.3.7 Avez-vous le sentiment que le numérique favorise le rayonnement de votre travail personnel et donne à l'activité de votre laboratoire de recherche une visibilité plus grande ?

5.3.8 Avec quelles répercussions ?

5.3.9 Avez-vous le soutien de votre laboratoire ?

5.3.10 Votre démarche s'inscrit-elle dans une stratégie de laboratoire ?

Annexe 2

Grille d'entretien à l'usage des enquêteurs

0. DONNEES PRELIMINAIRES

-

0.1 Date :

0.2 Lieu :

0.3 Nom de l'enquêteur :

0.4 Profil du chercheur :

0.4.1 Acceptez-vous de nous donner votre âge ou votre année de naissance (évoquer l'éventualité d'un traitement statistique)?

0.4.2 Parcours universitaire :

0.4.3 Position administrative dans l'institution universitaire (être attentif à l'éventualité d'une position de détachement et à la précarité qu'elle entraînerait ; nécessité de « produire »):

0.4.4 Discipline et section de recherche :

0.5 Quels sont vos axes de recherche ?

0.6 Etes-vous lié à un laboratoire ?

0.7 Vos recherches personnelles sont-elles incluses intégralement dans celles de votre équipe ?

0.8 Quels en seront les aboutissements ?

1. EQUIPEMENT INFORMATIQUE

-

1.1 Vous servez-vous de l'outil informatique ? (Traquer les hésitations, les non-dits)

1.2 Sinon, pourquoi ?

1.3 Si oui, pourquoi ?

-

1.4 A quel type de matériel recourez-vous dans le cadre de votre recherche ?

1.5 Où l'utilisez-vous ?

1.5.1 domicile

1.5.2 laboratoire de recherche

1.5.3 bibliothèques ou autres institutions connectées ; lesquelles ?

1.5.3 je ne sais pas

1.6 Avez-vous un équipement personnel ? PC ou MAC ?

1.7 Quel logiciel d'exploitation utilisez-vous ?

1.7.1 Mac/OS

1.7.2 Windows

1.7.3 Linux

1.8 Quel navigateur utilisez-vous pour vos recherches sur Internet ?

1.8.1 Internet explorer 6

1.8.2 Netscape 6

1.9 Quel traitement de texte utilisez-vous ?

1.9.1 Word ? Quelle version ?

1.9.2 Autres ?

1.10 Quel éditeur HTML utilisez-vous ?

1.10.1 Word HTML

1.10.2 Dreamweaver

1.10.3 Microsoft FrontPage

1.10.4 Web Expert

1.10.5 Editeurs sous Linux

1.10.6 Adobe

1.11 De quand date-t-il ?

1.12 Comment vivez-vous la nécessité de renouveler périodiquement votre ordinateur et/ou les logiciels que vous utilisez ?

1.13 Acquérez-vous régulièrement de nouvelles versions de logiciels et/ou un nouvel ordinateur ?

1.14 Suivez-vous les évolutions technologiques dans ce domaine ?

1.15 De quelle façon ?

1.15.1 Lecture (presse professionnelle liée à la recherche, presse informatique, presse générale)

1.15.2 Conversation avec vos collègues

1.15.3 Conversation avec des amis, en famille

1.15.4 Formation appropriée

1.15.5 Autres

1.16 Avez-vous reçu une formation spécifique pour exploiter ce nouvel outil ?
Laquelle ?

1.17 Avez-vous des adjuvants dans votre entourage ?

1.18 Comment évaluez-vous (sans fausse modestie) votre degré de maîtrise de l'outil numérique ?

1.19 Pourquoi le recours à l'outil informatique s'est-il imposé à vous ?

1.20 Eprouvez-vous des réticences face aux NTIC ? De quel ordre sont-elles ?

2. RECHERCHE D'INFORMATION

2.1. Lorsque vous n'avez comme objectif que de collecter ou de sélectionner de l'information, quels outils électroniques utilisez-vous de préférence :

2.1.1. Internet ? Avec quel(s) moteur(s) de recherche ? Quels sont vos sites préférés ? Pourquoi ?

2.1.2. Des revues électroniques ? Lesquelles ?

2.1.3. Des cédéroms ? Lesquels ?

2.1.4. Des bases de données en ligne (Francis, Docthèses) ?

2.1.5. Des listes de diffusion ? Lesquelles ?

2.1.6. Des forums/chats spécialisés ? Lesquels ?

2.2. Avec quelle fréquence consultez-vous ces différents outils ? (voir liste supra)

2.3. Cette fréquence a-t-elle augmenté ces cinq dernières années ?

2.4. Avec lequel de ces outils êtes-vous le plus à l'aise ? Le moins à l'aise ? Pourquoi ?

2.5. Faites-vous appel à une aide extérieure pour vous aider ?

2.6. Laquelle ?

2.7. Avez-vous reçu une formation à la recherche documentaire informatisée ?
Laquelle ?

2.8. Intégrez-vous des références électroniques dans vos bibliographies ?

2.9. Déléguez-vous cette tâche à un spécialiste ? Lequel ?

2.10. Selon quels critères les validez-vous ?

2.11. Intégrez-vous dans les bibliographies que vous adressez à vos étudiants des références de documents électroniques ?

3. LIRE

3.1. Au-delà du simple recueil d'informations (références bibliographiques, adresses, tables des matières), quelle est votre pratique de lecture face à un écran ?

3.1.1. Vous bornez-vous à la lecture de résumés ?

3.1.2. Lisez-vous des articles dans leur intégralité ? Oui ? Non ? Pourquoi ?

3.2. Allez-vous jusqu'à lire des textes intégraux ou excédant cinq pages ? Oui ? Non ?

Pourquoi ?

3.3. Comment mesureriez-vous le seuil de fatigue ou d'inconfort qu'engendre éventuellement la lecture sur écran ? Nombre de pages ? Temps passé ? Position de l'écran ? Ergonomie de la mise en page ? Autres ?

3.4. Recourez-vous à l'imprimante pour remédier à cette gêne ? Souvent ? Systématiquement ?

3.5. Avez-vous le sentiment en imprimant d'obéir à un réflexe qui vous ferait reconstituer un texte papier ?

3.6. Le fait pour un chercheur en lettres d'avoir un rapport privilégié au texte imprimé a-t-il constitué un frein ou un verrou à l'utilisation des ressources électroniques ?

3.7. Si oui, ce frein ou ce verrou sont-ils toujours aussi prégnants aujourd'hui ?

3.8. Vous constituez-vous une sorte de bibliothèque à partir de vos lectures sur ordinateur ?

3.9. Par quels moyens ?

3.9.1. Favoris ; comment les gérez-vous ?

3.9.2. Documents imprimés

3.9.3. Transfert sur un agenda électronique

4. TRAVAILLER SUR LE TEXTE

4.1. Quel usage faites-vous de l'activation des liens hypertextuels ?

4.2. La présence de liens hypertextuels donne-t-elle une nouvelle dimension à votre lecture de recherche ?

4.3. Avez-vous recours aux possibilités nouvelles qu'offre l'édition en ligne :

4.3.1. Lexicométrie ;

4.3.2. Annotations ;

4.3.3. Balayage thématique ;

4.3.4. Soulignement ;

4.3.5. Commentaires sous forme de pièce attachée ?

4.4. Quelle démarche de conservation et d'archivage de votre travail adoptez-vous ?

4.5. Le recours à l'informatique peut-il servir d'assistance mnésique ?

4.6. Déléguez-vous à l'informatique le soin de garder en mémoire vos informations ?

4.7. L'apparat critique d'une édition savante en ligne est-il plus efficient et plus facile d'accès que dans une édition papier classique ?

4.8. Pourriez-vous nous donner un ou plusieurs exemples ?

5. PRODUIRE

-

5.1. *Ecrire*

5.1.1. Avez-vous déjà publié en ligne ?

5.1.2. S'agit-il d'une auto-publication ou d'une publication dans le cadre institutionnel ?

5.1.3. Avez-vous déposé vos textes sur vos pages personnelles ou sur un site institutionnel ?

5.1.4. Quel(s) type(s) de texte : article, thèse, contribution à un colloque ?

5.1.5. Cela a-t-il une incidence sur votre statut de chercheur et éventuellement sur votre carrière universitaire ?

5.1.6. Quels liens établissez-vous entre une production en ligne et une carrière d'enseignant-chercheur ?

5.1.7. D'après vous, la publication classique, sur papier, d'un travail reste-t-elle le but ultime de l'enseignant-chercheur ?

5.1.8. Ressentez-vous des réticences à produire en ligne :

5.1.8.1. Liées au fait que votre propriété intellectuelle ne serait pas protégée ?

5.1.8.2. Liées au fait que la validation de votre production serait incertaine ?

5.1.8.3. Liées au fait que cela entacherait votre travail de démagogie ou de futilité ?

5.1.9. Avez-vous créé vos pages web ? Selon quelles modalités, par quel prestataire ?

5.1.10. Avez-vous acheté un nom de domaine ?

5.2. Editer / numériser

5.2.1 Avez-vous déjà contribué à la production d'éditions numérisées ?

5.2.2 Avez-vous été maître d'œuvre de cette numérisation ? L'avez-vous déléguée ? Si oui, à qui ? (institutions publiques ou organismes privés)

5.2.3 Quel logiciel d'édition avez-vous utilisé ?

5.2.4 Si vous n'avez pas encore participé à des éditions numérisées, avez-vous le projet de le faire ?

5.2.5 Quels sont les avantages et les inconvénients de la numérisation ?

5.2.6 Pouvez-vous faire le point sur vos pratiques d'édition en ligne (ou sur celles de votre laboratoire) ?

5.3 Construire un site : vers un laboratoire de recherche virtuel

5.3.1 Avez-vous seul ou avec des confrères créé votre site sur Internet ? Lequel ? A quelle(s) rubrique(s) avez-vous collaboré ? Y trouve-t-on du texte intégral ?

5.3.2 Avez-vous mis au point des espaces de travail collaboratif (articles avec mises à jour, colloques virtuels, revues interactives) ?

5.3.3 Pour créer votre site, avez-vous eu besoin d'une aide juridique, technique, logistique ?

5.3.4 Quelles sont vos attentes par rapport à ce mode de diffusion de l'information ?

5.3.5 Envisagez-vous de créer à terme votre propre site ?

5.3.6 Songez-vous à créer une revue électronique ?

5.3.7 Avez-vous le sentiment que le numérique favorise le rayonnement de votre travail personnel et donne à l'activité de votre laboratoire de recherche une visibilité plus grande ?

5.3.7.1 Au niveau national

5.3.7.2 Au niveau international

5.3.8 Avec quelles répercussions ?

5.3.9 Avez-vous le soutien de votre laboratoire :

5.3.9.1 D'un point de vue matériel

5.3.9.2 D'un point de vue moral

5.3.9.3 Par un accompagnement en personnel

5.3.9.4 Par une prise en compte du temps passé à la gestion du site ?

5.3.10 Votre démarche s'inscrit-elle dans une stratégie de laboratoire ?

[1] Wulf, William A. Warning : Information technology will transform the University. Issues in Science and Technology n°11, 1995, p.46-52.

[2] W. A Wulf., Warning : «Information technology will transform the University ». Issues in Science and Technology n°11, 1995, p.46-52

[3] Brockman, William S., Neumann Laura, Palmer Carole L. et al. Scholarly work in the humanities and the evolving information environment. Washington : Digital Library Federation, Council on Library and Information Resources, 2001